



LES DIFFICULTES DANS LES RELATIONS PARENTS / INTERVENANTS

Intervention devant une assemblée de professionnels et de responsables d'institutions pour enfants le 27 mai 2005 à Mont-Godinne en Belgique.

Cette rencontre était consacrée à l'aide aux enfants adoptés.
Cette note concerne cependant tous les enfants souffrant de Troubles de l'Attachement

On me demande d'être le parent qui présente quelques unes des situations difficiles que nous vivons dans nos relations avec les intervenants et dans lesquelles nous sommes enfermés faute de pouvoir mieux nous expliquer et expliquer aussi notre connaissance de notre enfant en difficulté, nos expériences et nos recherches.

Mon enfant en difficulté étant majeur, je ne suis plus amenée à fréquenter aucun de vos services et je peux donc porter des voix de parents sans interférer dans une affaire en cours.

Les parents présents me pardonneront de parfois les paraphraser. Je n'ai bien sûr pas puisé uniquement dans mon expérience personnelle, même si elle est longue et a débuté dès la toute petite enfance de mon enfant, mais aussi dans les vies des familles rencontrées dans les groupes de parole et les nombreux contacts depuis 4 ans et demi.

Tous les intervenants voudront bien aussi pardonner ma position un peu d'avocat du diable. Chacun de vous connaît sa propre pratique et ses difficultés. En donnant des exemples, je cherche à briser le mur d'incompréhension souvent bétonné entre intervenants et parents. Mur très douloureux pour tous et qui ne sert jamais l'évolution de nos enfants.

Toutes interventions terminées, seuls les parents savent ce que deviennent les enfants. Et encore, pas toujours. Mais ils connaissent les chemins pris, ce que les intervenants ne savent jamais eux, ou très rarement.

Comment dès lors tirer des conclusions sur le bien fondé des décisions prises ? Comment savoir si la position, les inquiétudes, les refus de certaines de vos décisions, exprimés par des parents étaient fondés ou non ? Il serait pour cela précieux que des étudiants, des chercheurs se penchent sur la question.

Etre parent, pour nous, **ce n'est plus tenir compte de nos sentiments pour nos enfants**, mais nous poser à chaque instant la question : quel est l'acte à poser, le comportement à avoir pour qu'il tienne debout, en sécurité, et puisse faire un pas en avant vers la socialisation et l'autonomie ?

Et si cet acte implique de ne plus jamais ou rarement l'embrasser, si ce comportement demande une grande distance affective ou une distance de lieux de vie pour permettre qu'une relation parents-enfants soit possible, même si cette relation ne peut souvent qu'être conflictuelle, nous mettons notre cœur en poche et nous poursuivons notre rôle de parent sans geste d'affection et dans une relation conflictuelle.

On peut se construire sur un conflit, pas sur du vide.

C'est une position de parent terrifiante, que nous n'avions pas envisagée et dans laquelle nous devons être soutenus après avoir défini si elle est adéquate ou non, pour chaque enfant précis, à chaque période donnée de sa vie. Nous, notre réserve d'amour est là, prête à être utilisée, quand il pourra s'en faire du bien et que la bonne nourriture affective ne se transformera plus pour lui en poison.

C'est une position contraire à notre bonne image de parent. Nous ne l'avons pas apprise. Nous avons découvert sa nécessité en observant notre enfant.

C'est une position que les intervenants seront amenés à découvrir aussi, et qui ne leur renverra pas non plus une bonne image d'intervenant venant au secours de l'enfant privé de parents aimants. Parce que la distance affective leur sera nécessaire aussi, pour soutenir notre enfant dans un environnement d'adultes sécurisants, adultes qui ne demandent rien affectivement, et qui n'apportent pas non plus ce cadre affectif tellement menaçant pour nos enfants.

C'est extrêmement difficile à entendre, ça bouleverse tout ce que nous avons imaginé de la saine relation avec un enfant, c'est donc aussi très difficile à mettre en œuvre, tant parents qu'intervenants. Et celui qui se trouve seul à avoir compris cette nécessité sera immanquablement jugé – mal jugé - par tous les autres adultes. Voire accusé d'incompétence ou de maltraitance.

Si les futurs jeunes parents que nous étions il y a 20,25 ans ignoraient totalement que **l'amour ne suffit pas** et que comme la nourriture à un affamé, il peut détruire ou tuer si celui qui le reçoit n'a pas les outils pour en faire son profit ; la littérature spécialisée et les études étaient nombreuses depuis des décennies à ce sujet et certainement depuis la deuxième guerre mondiale, terminée il y a 60 ans

En février 86, un groupe de mères adoptives lançait un cri d'alarme, reproduit deux ans plus tard dans le livre « Un jour l'adoption » du professeur Hayez. (1)

Leur voix n'a pas été entendue. Elle vient seulement d'arriver jusqu'à nous. Nous n'avons pas pu profiter de leur expérience. Nos paroles vont-elles, comme la leur, disparaître dans le vide pendant 20 ans encore ?

Nous ne savions pas. C'est à peine une excuse, c'est surtout une colère. Mais les connaissances étaient dans toutes les bibliothèques spécialisées et nous aurions pu, au moins mieux comprendre nos enfants si nous avions su.

Or, ce qui nous est reproché, c'est notre incapacité devant notre enfant alors que les connaissances qui nous auraient permis de faire du chemin restent encore niées dans presque tous les cabinets de thérapeutes, dans presque toutes les institutions, dans presque tous les bureaux des SAJ et SPJ, dans presque tous les bureaux des Juges de la jeunesse.

Ce refus d'entendre la théorie de l'attachement et de l'utiliser en plus des autres connaissances comme moyen de questionnement d'une situation commence tout doucement à s'effiloche.

Ce que nous avons vu et voyons encore c'est : « Il va bien votre enfant, apprenez seulement à l'écouter madame. » Et tout est dit. Devant l'enfant bien sûr qui en sort encore plus conforté dans son angoisse. Ses parents n'ont pas été reconnus capables de le protéger de lui-même. Et même s'il a l'air fanfaron de celui qui a enfin été compris, en réalité, il a peur. Il va donc chercher à s'exprimer plus fort.

Pendant des années, sans rien connaître de la théorie de l'attachement, nombre d'entre nous, dans notre vie privée se disaient : « Il n'y a rien qui prend, rien qui s'accroche, rien qui s'attache. Une bonne expérience ne se transforme jamais en acquis, une récompense ou une punition n'a aucune conséquence » Ils peuvent d'une minute à l'autre dire le meilleur et le pire de nous à des personnes différentes sans que ces deux affirmations s'accrochent entre elles et marquent leur faille. C'est chaque fois, **une** parole, **un** moment, suspendu, sans attache. Mais ...des conclusions d'intervenants en découlent.

En découvrant la théorie de l'attachement, pas neuve, nous avons relu notre histoire de parents et d'enfants dans une lecture enfin compréhensible. Petit à petit tout y trouvait du sens, le quotidien comme l'ensemble de la vie. Acceptez donc que cette hypothèse soit prise en compte parmi toutes celles que vous pouvez proposer quand vous rencontrez un enfant, un jeune, qui en réunit un certain nombre de caractéristiques. Et si, en cours de route, ce chemin est à laisser, ce sera alors, en connaissance de causes et parce qu'on aura trouvé plus juste. Simplement.

Je vous propose quelques pistes de réflexions à partir de situations courantes rapportées par les parents.

1° La sécurité – d'abord par le respect des parents - Par leur histoire, nos enfants ont perdu ou n'ont pas pu construire ce qu'on appelle la sécurité interne de base. La certitude de l'enfant qu'il est dans de bons bras, qu'il ne sera pas lâché, que ses besoins seront satisfaits, qu'il n'est pas en danger dans ce monde. En clair, nos enfants n'ont pas **appris à avoir des parents**, ni même ce qu'est un parent, il n'ont **aucune sensation** de cette existence sécurisée.

Vous rencontrez tous, dans votre pratique professionnelle, nombre de parents négligents ou maltraitants. Et souvent leurs enfants vont mal. Ça coule de source. Comment alors imaginer que des parents aimants puissent aussi avoir de tels enfants ?

C'est très difficile. Nous sommes les premiers pour qui cela a été difficile à imaginer. Pendant des années, chacun seul dans sa famille, son milieu, ses recherches d'aide, nous nous sommes sentis coupables, incapables, même si petit à petit, à force de nous remettre en question nous ne voyions plus bien **en quelles questions**.

La plupart d'entre nous ont plusieurs enfants, et les bons traitements que l'on donnait aux uns devenaient destructeurs pour un autre. Et c'est vrai que le bon comportement des parents est primordial et doit être questionné. Mais il ne suffit pas, après cela, il faut questionner l'histoire de l'enfant.

Il y a 4 ans et demi nous nous sommes rencontrés. Nous étions des familles très différentes, aussi bien de formations, de milieux professionnels, d'origines sociales ou philosophiques.. Nous venions de la ville et de la campagne Nos familles vont de la famille nombreuse unie, avec père et mère au foyer et unis, en passant par les parents divorcés avec plus ou moins de bonheur, les familles recomposées, les familles monoparentales.. Qu'est-ce qui nous unissait donc ? Qu'est-ce qui nous unit donc ? Nous nous sommes réunis sur un comportement dans une interview. Nous avons découvert, que **tous** nos enfants en difficulté avaient vécu une rupture importante au tout début de leur vie. La plupart d'entre nous étaient des parents adoptifs, mais pas uniquement. Ce fut une découverte. **Ce qui nous unit**, ce que nous avons en commun, **c'est le passé de nos enfants**.

Mais face à vous, professionnels, il est très rare que cela soit pris en compte, on peut en général à peine en parler. Comme si par ce fait, nous cherchions à nous déculpabiliser de notre incompétence.

Combien de fois, ai-je dit à des professionnels : mais je voudrais que cela soit ma faute, au moins je pourrais changer quelque chose, on trouverait comment remédier. Mais personne n'a jamais pu me dire « comment remédier », ni même « à quoi remédier ».

Avec ce regard suspicieux sur les parents, comment aider l'enfant à construire ou reconstruire sa sécurité interne de base, préalable fondamental ?

Pourquoi après enquête et avoir entendu les parents, après avoir - comme les médecins généralistes devant une méchante fièvre qui ne dit pas sa cause - éliminé d'abord les choses les plus courantes, les plus dangereuses qui peuvent amener les comportement incriminés, pourquoi après ne pouvez-vous pas regarder les parents comme des adultes responsables avec qui vous allez faire un bout de chemin pour conforter l'enfant dans sa sécurité. Lui donner **sa place d'enfant qui a des parents**. Ce qu'il n'a pas eu au début de sa vie, ou a perdu très vite.

Ce qu'il n'a pu reconstruire parce qu'il était déjà trop blessé et que ses parents n'avaient pas les connaissances thérapeutiques pour y répondre.

Rien ne pourra être tenté pour l'aider si ses parents ne sont pas considérés. Une caractéristique de nos enfants c'est une hyper sensibilité, développée pour garder cette hypervigilance qu'ils ont élaborée parce qu'ils ne pensaient (ou plus exactement ne sentaient) pouvoir compter que sur eux-mêmes.

Quand la parole du parent n'est pas considérée, l'enfant le sent.

Quand les parents sont humiliés, remis à leur place, infantilisés ou carrément accusés devant eux, cela ne les aide en rien, cela les fragilise et les enfonce dans leurs problèmes.

Aidez-nous, en nous respectant comme parent, à construire la sécurité de nos enfants.

Cela ne vous oblige pas à nous croire sur parole bien sûr- les parents maltraitants et négligeants existent – mais en créant un dialogue entre adultes- qui sécurisera l'enfant et contre lequel il pourra se cogner sans tomber, comme dans un utérus symbolique, on pourra installer une relation de confiance et là, nos faiblesses et nos erreurs pourront être dépassées, en toute sécurité pour nos enfants..

Nos enfants n'ayant pas perçu dans leur tout début de vie ce qu'était un parent, ils n'ont souvent aucun sens de la hiérarchie, des différentes places d'adulte et d'enfant, de la chaîne des générations. Ils sont au monde, perdus. Des intervenants nous prennent à partie devant nos enfants, nous humilient devant eux., nous demandent de nous taire, nous réprimandent ou même nous accusent. Il nous faut parfois rappeler à un juge ou à un intervenant du SAJ que ce n'est pas nous qui avons commis un acte de délinquance et que nous les réprovoquons. L'enfant ou l'adolescent entend bien que ses parents sont mis sur le même pied que lui, comme des copains qui se seraient bagarrés à la récré ou comme des parents maltraitants ou incapables qu'on rabroue devant lui.

Le Juge à la mère et au fils : « *je vois bien que vous ne vous entendez pas, et qu'il va falloir vous séparer* ». Or, la mère refuse que son fils poursuive ses actes de délinquance, et lui fait savoir.

C'est son rôle. Et c'est **en ça** qu'ils ne s'entendent pas. Au lieu le Juge ramène le conflit à une bagarre d'humeur entre mère et fils. Le Juge n'a pas rempli son rôle, la mère a perdu le rôle qu'elle tenait à garder et à conforter, l'enfant a tout perdu, toutes limites. C'est désormais la faute de sa mère s'ils ne s'entendent pas, elle n'a qu'à accepter qu'il commette les vols et les agressions qu'il veut. Au prochain délit, il dira que c'est : « parce qu'il a des problèmes en famille »

Non, ce n'est pas inventé. Dans mes exemples, je change parfois les sexes, les âges, jamais les faits.

Les mères agressées par leurs enfants sont nombreuses. Et nous savons pourquoi. Nous savons que nous sommes le symbole de leur douleur inexprimable, souvent même pas pensée, la mère par qui la blessure est arrivée. Et que ce ne soit pas la même ne change rien pour l'enfant, c'est **La** mère, celle qui n'était pas là quand elle aurait du y être. (Même si elle était hospitalisée, ou que lui était en couveuse.) Nous comprenons.

Nous ne pouvons **pas** accepter. Lever la main sur sa mère est quelque chose de terriblement destructeur pour l'enfant. Et ça doit être interdit et rappelé par tout représentant de la société.

Ce n'est que très rarement fait. Mais qui sont donc ces mères, quelle sécurité peuvent-elles apporter puisqu'on peut taper dessus sans que rien ni personne ne vienne l'interdire ?.

Elles ne valent rien pour personne donc. Et l'enfant, le jeune qui a commis ce geste, est encore plus insécurisé, encore plus effrayé, encore plus seul.

Bien sûr, nous apprenons, par toutes les techniques possibles à éviter ce genre de situation.

Mais nous échouons souvent aussi.

Nos enfants, s'ils ne portent pas la main sur nous, nous provoquent aussi à porter la main sur eux. Ceux d'entre nous qui n'ont pas compris cela peuvent être entraînés aux coups.

Nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls, les éducateurs, les policiers peuvent apporter beaucoup d'exemples à ce sujet. Pas plus que vous nous n'avons le droit de répondre par la violence à cette provocation. Et cela peut être très difficile, épuisant. Cela demande un apprentissage et d'abord de comprendre « dans quelle pièce on est contraint de jouer ». Ces provocations nous les vivons au quotidien. La lutte contre notre propre violence attisée en permanence par nos enfants en difficulté est une lutte de tous les jours. Et là, nous devons être aidés.

Parce que qu'il soit violent ou qu'il provoque la violence, le jeune perd **tout** dans cette histoire, la reconnaissance de son problème **et** le peu de sécurité qu'il pouvait recevoir de ses parents.

La société lui redit qu'il n'est pas en sécurité avec eux, puisqu'il peut taper sur sa mère sans réaction, ou que ses parents n'ont qu'à s'épuiser à affronter ses provocations.

Or, après bien entendu avoir vérifié qu'il n'y a pas de maltraitance et que ces parents, même fragiles ou épuisés ou sans plus de perspectives éducatives sont demandeurs d'aide pour leur enfant, la première aide à apporter à celui-ci est de lui certifier que ses parents sont **sa sécurité**, que malgré les difficultés ils seront toujours ses parents et qu'il doit compter sur eux et leur faire confiance. La seconde aide à apporter à l'enfant étant un dialogue entre adultes, intervenants et parents pour arriver à un soutien de la parentalité et aux bons comportements à adopter pour cet enfant-là.

Pour cela les intervenants doivent entendre les parents, leur parcours avec leurs enfants, leurs observations, leurs essais et erreurs. Ils doivent entendre et s'informer. Se former aussi.

L'intervenant qui n'est pas formé à ces problèmes spécifiques va se prendre pour le « sauveur du pauvre enfant incompris », lui faire perdre le reste de sécurité qu'il a vis-à-vis de ses parents. « *Je sens qu'avec moi, il y a quelque chose de possible, il y a un courant qui passe,* » dira l'éducateur, le psy, ou le directeur thérapeutique, ou le juge. Et quelques temps, semaines ou mois plus tard, à bout d'essais, il jettera l'éponge **et l'enfant avec** sans se dire un instant : « J'en suis arrivé au même stade que les parents, si on reprenait tout depuis le début **avec eux** ».

Et l'enfant, l'ado, poursuivra son errance, d'intervenant doué, en intervenant doué jusqu'à la majorité où il poursuivra son errance sans plus aucune balise.

2° - Le temps – et l'urgence

Nos enfants ne connaissent pas le temps. Ils vivent dans un éternel présent. Ou une multitude de présents juxtaposés sans liens entre eux. Ils ne peuvent faire de projets d'avenir, ou alors de courte durée et qu'ils sabotent dès leur mise en œuvre. L'avenir ça s'accroche à un passé, à une histoire, et ceux-là sont insupportables.

Dès leur petite enfance, quand nous commençons à chercher de l'aide, on nous répond presque toujours devant ces merveilleux enfants – et ils sont merveilleux – de ne pas nous en faire, que cela va s'arranger. Qu'il ou elle sont bien trop intelligents, qu'un déclic va se faire. Nous avons tous vu passer les années dans l'espoir de ce déclic, jusqu'à comprendre qu'il ne viendrait pas. Nous avons tous vu que le temps, qui éloigne le petit enfant de son origine, qui consolide les comportements défensifs et destructeurs est aussi leur pire ennemi.

Il faut réagir tout de suite. Mais nous sommes peu entendus là-dessus. Les mères, c'est bien connu, flippent et s'angoissent pour un rien. Les mères adoptives encore plus paraît-il. Elles voudraient donner une image de bonne mère au-dessus de la mêlée.

Nous pouvons nous tromper, mais quand un signal d'alarme se met en place en nous, nous **devons** être entendues. Et si nous avons raison, le temps filera toujours trop vite pour répondre correctement à la situation. Le temps qui passe est notre pire ennemi, et un enfant qui se construit sur un trouble de l'attachement est en situation d'urgence. Sa famille est en situation d'urgence, ses frères et sœurs sont en situation d'urgence. Ils ont besoin d'une aide immédiate ou toute la famille risque de basculer, épuisée, déconstruite et vous pourrez dire après : il va mal, c'est normal, voyez dans quel état est toute la famille !

Des parents appellent au secours des centres de Guidance, des PMS, le SAJ. Ils sont renvoyés de quinze jours en quinze jours de rendez-vous en intervenants différents, qui peuvent parler de tout sauf du problème qui amène cette famille. Quand nous appelons au secours, c'est qu'il y a un problème grave. C'est très difficile de demander de l'aide, de dire : je ne suis pas capable d'élever correctement **cet-enfant-là**, alors que je l'aime et que je me sentais toutes les capacités d'un bon parent. Quand nous posons cet acte, soupçonnez toujours qu'il y a urgence et qu'il y a peut-être un problème de trouble de l'attachement.

Les frères et sœurs pas pris en compte, font des dépressions nerveuses, ratent leur année scolaire alors que rien n'aurait dû les faire échouer, sauf le climat de violence, la déconstruction permanente du temps, de l'espace, des relations que leur frère ou sœur en problème d'attachement organise avec une énergie sans limite pour se protéger de tout ce qui tient, tout ce qui s'attache, de tout ce qui est construit. Toute la famille peut basculer, oui. Il y a urgence. Et empêcher immédiatement que la famille bascule, c'est sécuriser et structurer l'enfant en difficulté.

3° - Le temps –l'histoire, le fil rouge, la durée

Ce temps leur est pourtant nécessaire et nous est nécessaire pour les aider. Mais ce n'est pas lui qui va construire. Nous ne pouvons donc **pas attendre** que cela s'arrange. C'est sur ce temps que nous devons aider l'enfant à inscrire son histoire, lui permettre d'y accéder et en récupérer toutes les composantes.

L'aide à leur (re)construction ne peut se faire que dans la durée. Un temps d'aide trop court leur offre un moyen de manipulation terrible. Beaucoup d'éducateurs ou d'intervenants sociaux ou thérapeutiques disent : « *Je ne veux pas savoir le passé, je veux démarrer maintenant, sans rien connaître, avec un regard neuf.* »

C'est une méthode qui ne peut pas s'appliquer à nos enfants. Ils ont besoin qu'on les aide à relier les moments de leur vie.

Les intervenants qui adoptent cette position, après une période de séduction ou « *tout à l'air d'aller bien, on se demanderait même pourquoi il est là* », seront les plus vite dépassés par la dégradation du comportement de nos enfants. S'ils avaient pu entendre que cela se passe toujours comme ça, ils auraient peut-être pu trouver comment briser ces cycles qui se reproduisent sans cesse. Arrêter ces cycles, c'est sécuriser.

Nos enfants peuplent les IMP, les IPPJ, les maisons pour adolescents, souvent en les connaissant toutes dans une tournante. Mais il y a des intervenants qui veulent un regard neuf... Alors, nous parents, nous savons qu'on est reparti pour un tour au bout duquel notre enfant encore un peu plus âgé, sera encore un peu plus enfermé dans son problème, sa douleur innommable et notre destruction à tous.

Si l'aide se fait aussi dans des présents juxtaposés, sans fil conducteur, on verra un échec ponctuel, sans en comprendre le mécanisme ni à quoi il se relie.

Dans un article paru dans la Libre Belgique il y a 15 jours⁽²⁾, et auquel je vous renvoie, Monsieur Fernand Uyttenhaege, fondateur de l'IPPJ de Braine-le-Château le dit très bien.

Il faut de la durée pour comprendre les comportements destructeurs, éviter que l'aide ne se retourne contre elle-même en renforçant les problèmes qu'elle est censée résoudre.

Mais : « *Il y aura une place pour un garçon de 15 ans dans 2 h à Gilly et pour 3 semaines. C'est ça ou rien* », en fin de réunion de SAJ

C'est la seule chose en magasin. Ça ne résoudra rien, ça reportera le problème, plus grave encore, plus intégré, trois semaines plus loin. C'est tout.

Nos enfants font le tour de toutes les institutions jusqu'à leur majorité. Souvent nous nous disons qu'ils justifient l'existence de ces institutions, mais qu'elles ne sont pas là pour eux.

Et la forme de désaisissement la plus pratiquée est celle de l'attribution d'institution en institution jusqu'à la majorité.

Malgré cela, des intervenants veulent poser un **regard neuf** sur l'enfant, sans passé, sans fil conducteur, sans comprendre que nous devons nouer son histoire dans le temps et construire un réseau d'aide parents et intervenants, cohérent et sécurisant en prise dans le réel, donc dans le temps et des lieux précis.

Nos enfants ont au contraire besoin d'un fil rouge, d'une ligne de vie qui s'inscrit et se comprend.

Nous avons tous un carnet de l'ONE et puis un dossier médical chez notre médecin de famille. Pour la santé du corps, nous avons un fil conducteur. Quand un enfant présente, par son histoire, des risques de troubles de

l'attachement, un fil conducteur de son évolution devrait exister aussi. Si des problèmes se développaient dans l'avenir, nous aurions les moyens de réfléchir ensemble, de les analyser, peut-être d'y remédier.

Le fil rouge doit être alimenté. C'est un rapport au réel, aux faits, au temps, aux lieux, nécessaire à nos enfants.

Nous sommes des parents harceleurs, pardonnez-nous, c'est vrai.

Quand une décision est prise elle doit être écrite, et respectée. Quand un fait est constaté, un procès verbal doit être écrit. Parce que pour beaucoup de nos enfants, ce qui est passé n'a pas existé et pour beaucoup d'instances, ce qui n'est pas écrit n'a pas existé non plus.

Ex : des éducateurs d'une IPPJ renseignent en réunion un juge sur les derniers vols avérés d'un adolescent. Le juge dit : « Pour moi, il n'y a pas de PV, donc ça n'existe pas ».

L'adolescent traduit : donc, c'est que je n'ai rien fait et que les éducateurs mentent.

Pour amener nos enfants à la réalité, il faut en plus des PV, une réaction presque immédiate pour qu'il intègre bien la réalité de leur acte. Ils ont souvent un grand problème avec ce qu'on appelle « **la permanence** » et quand on leur parle d'un fait passé, souvent, ils s'énervent on « leur prend la tête » et cela au sens strict du terme

4° - La parole

Nos enfants ont souvent un problème avec le langage. Ils parlent en général très bien, mais avec peu ou pas d'accès au langage symbolique et il faut un certain temps, une bonne observation pour le voir et le décoder. Comme dès leur tout jeune âge, cette absence de symbolique donne des jeux de mots, des réparties très drôles, on croit que ce sont des mots d'esprit et toute la société applaudit et les convie à continuer.

Ca devient pour eux un fabuleux moyen de pouvoir sur les adultes, un pouvoir de manipulation imparable. Surtout, si les adultes sont dans l'immédiat, les quelques rendez-vous et ne connaissent pas le fil rouge.

Nous les entendons avec nos oreilles d'adultes, ils nous parlent avec leur parole d'enfant, sans symbolisation. Premier degré du langage. Et cela continue en grandissant.

Pour eux, les adultes, et d'abord les parents, mentent puisque les mêmes phrases veulent dire des choses différentes.

Dans le texte du Projet Institutionnel du COGA (je vous renvoie au paragraphe 1.2 Valeurs qui fondent le travail.)⁽³⁾ il y est bien exprimé à quel point les enfants en difficultés ont des capacités importantes pour nous piéger et nous empêcher d'établir les relations et moyens capables de les aider. Il est bien exprimé la difficulté pour des professionnels aguerris de déjouer ces pièges pour ne pas conforter ces enfants dans leurs problèmes.

Ceci vérifié de longue date par de nombreux intervenants, comment se fait-il que la parole de nos enfants en difficulté ne soit pas analysée avec nous et dans la durée, pour en comprendre le sens, qui n'est pas toujours celui des mots proposés et compris dans le « bon sens habituel ».

C'est un travail très difficile et qui ne pourra avancer si nous ne sommes pas entendus, pas en parents accusateurs de leur enfant (point de vue que certains intervenants n'arrivent pas à dépasser) mais en parents qui participent au décodage des cris de leur enfant.

La parole de nos enfants pourra alors, petit à petit, être rendue à ce qu'elle veut vraiment dire.

5° - Le positif – les succès

Encourager, mettre en évidence les progrès, c'est nécessaire à la majorité des enfants parce qu'ils ont une sécurité interne de base sur laquelle s'appuyer. C'est souvent très bon également pour des enfants de parents maltraitants ou négligents, mais qui ont quand même pu donner cette sécurité-là, même si ça n'a pas été plus loin.

Mais pour la majorité des nôtres, c'est leur offrir un matériel supplémentaire d'autodestruction.

On voit souvent, en début d'année scolaire, en début de séjour en institution, en début d'activité d'été ou en début de travail thérapeutique, des évolutions qui semblent favorables et quand il est établi que les choses évoluent bien, le comportement positif faiblit jusqu'à devenir franchement ingérable, voire violent ou dangereux.

Combien d'éducateurs, de directeurs d'institutions ou de juges de la jeunesse se sont trouvés devant ce fait. Les choses évoluaient bien, et juste avant la réunion où on allait pouvoir reconnaître ce bien, féliciter le jeune et parler des perspectives intéressantes qu'il disait souhaiter, paf, un passage à l'acte grave qui remet tout en cause.

Et les intervenants questionnent : « *mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé ? Tout allait bien, et maintenant plus rien n'est possible.* » Justement, c'est bien là qu'il voulait aller. Comme parents, ce sont des choses que nous vivons souvent depuis leur petite enfance. S'il y a un progrès, une félicitation en vue, même une récompense : une crise et tout bascule.

Nous en sommes pour beaucoup arrivés à ne plus mettre les succès en évidence, tellement ils sont dangereux pour nos enfants. A rester calmes, l'air indifférent quand on nous apprend les progrès. Mauvais parents indifférents ? Oh non, parents qui s'accrochent pour que leur enfant oublie sa peur de réussir. Et découvre peut-être après qu'il n'en est pas mort.

Mais si nous ne nous parlons pas, sauf devant l'enfant, si vous n'entendez pas notre peur devant la prochaine catastrophe annoncée, si vous ne comprenez pas que les félicitations sont parfois la pire chose qu'on puisse leur offrir, ils recommenceront, inlassablement, à tout saboter, surtout ce qui leur plaît, surtout ce dans quoi ils sont doués. Ils ne peuvent pas réussir, ça voudrait dire qu'ils sont bons, et alors, il n'auraient pas été abandonnés, ça voudrait dire qu'ils vont bien, et alors leur blessure n'existe plus. Mais elle existe. Donc ils sabotent tout ce qu'ils pourraient réussir.

Pouvez-vous entendre ces cris et nous aider à trouver comment les autoriser à réussir sans qu'ils se sentent en danger ?

Pouvez-vous comprendre que cette impassibilité apparente ou ce demi-sourire pas convaincu est tout ce que nous avons trouvé jusqu'à présent pour leur permettre de continuer ?

Avec eux, ce n'est jamais comme avec les autres enfants, nos gestes spontanés sont toujours menaçants, nous l'avons expérimenté pendant des années. Nous y allons avec prudence. L'encouragement, c'est une caresse qui blesse la peau brûlée. Alors, nous ne le faisons pas.

6° - Les substituts affectifs

Quand un enfant ou un adolescent a exprimé son mal-être par des comportements ingérables en famille et en même temps, d'autres comportements plus harmonieux et séducteurs ceux-là à l'extérieur, les intervenants se posent de sérieuses questions.

Surtout qu'il n'y a aucun fil rouge indiquant que ce comportement était vécu depuis longtemps au sein de la famille. Souvent violent et ingérable pour la mère et séducteur pour le père, ou différent entre parents et fratrie. Parfois le couple parental a même été amené au bord de la rupture.

Après avoir tenté de désolidariser les membres de sa cellule familiale, l'enfant en difficulté d'attachement va viser le lien famille/société.

Ca peut commencer dès l'école primaire, les questions se posent. Une fissure s'amorce entre la famille et la société qui ira si on ne comprend pas ce qui se joue jusqu'à l'éclatement.

Le jeune accusera et pris dans sa spirale de déconstruction, il accusera parfois gravement. On voit alors souvent des membres de la famille élargie, des familiers, voler au secours du pauvre enfant maltraité, le croire sur parole, sans rien vérifier et l'enlever à ses parents avec ou sans l'aide de magistrats.

Il y a là de nouveaux « sauveurs » qui aident l'enfant à poursuivre sa destruction. Ils l'aident ainsi seulement à reproduire, **réimprimer la première rupture**, la blessure d'origine, sûrs de leur bon droit. C'est tellement gratifiant de « sauver » un enfant, ça répare de tant de blessures personnelles et tant pis si l'enfant ne sert qu'à ça...

Les parents, désespérés et impuissants voient disparaître leur enfant, sachant que rien dans cela ne le construira. Ils s'épuisent souvent dans des procès où ils ont le mauvais rôle et où ils paient cash, tant ça fait du bien à tout le monde de faire payer un « mauvais parent ».

Et tous les autres enfants de la fratrie trinquent et sont mis en insécurité aussi devant le jugement porté à leurs parents.

Et les enfants dans tout ça ? Quelles relations personnelles, intimes, pourront-ils élaborer plus tard, avec ce gâchis relationnel comme fondation ? **Ca, c'est de la vraie maltraitance.** Et nous la dénonçons de toutes nos forces.

Ne peut-on comprendre que les enfants en trouble de l'attachement qui détruisent autour d'eux, s'accrochent seulement **au confort de la blessure connue**, aussi intolérable soit-elle, plutôt que d'affronter le danger de l'inconnu, d'une reconstruction et du risque d'un nouvel échec ?

Chacun d'entre vous rencontre sûrement des situations où des questions doivent se poser à la lumière de ceci.

8° Les thérapeutes

Un adolescent est envoyé par le Juge de la Jeunesse faire une évaluation psychiatrique à la demande de ses parents. De son avis « cet enfant n'a pas besoin d'une aide en santé mentale ». Le psychiatre du centre lui dit : « Ta mère veut te faire mettre en hôpital psychiatrique », sans avoir vu les parents, sans même les avoir regardés dans la salle d'attente. L'adolescent en conclut : ma mère veut m'abandonner, et me faire enfermer.

Quel est le regard que les thérapeutes et les intervenants ont sur cette profession si même des psychiatres présentent leur travail comme une menace ?

Beaucoup refusent toute thérapie, parce qu'ils **ne sont pas fous**.

Et comme ils peuvent refuser toute thérapie à partir de 12 ans et qu'avant, les comportements sont souvent encore plus ou moins contenables par les parents, ceux de nos enfants qui arrivent à recevoir les aides adéquates sont assez rares.

Pourquoi cette image de l'aide psychiatrique est-elle encore véhiculée comme une menace par tant d'intervenants, offusqués que des parents l'envisagent pour leur enfant ? Quel regard ces intervenants ont donc sur leur profession ? N'avons-nous pas tous un psychisme et un cerveau qui peuvent avoir besoin d'aide ? Les découvertes de ces 10 ou 15 dernières années sur le cerveau nous ont pourtant appris beaucoup sur la relation entre la construction du cerveau et la relation du fœtus à sa mère, sur le poids de celle-ci dans l'élaboration des comportements et relations futurs de l'enfant à naître. Demander une aide psychiatrique pour son enfant, n'est pas une menace mais une question correcte de parents attentifs.

Nous donnons-nous les moyens pour que les générations qui nous suivent soient en bonne condition mentale et psychique ? C'est le seul héritage que nous leur devons vraiment. Si nous leur donnons cela, nous pourrons faire confiance pour tout le reste.

C'est vrai que nous sommes insupportables, que nos problèmes vous remettent professionnellement en question, comme ils nous remettent personnellement en question, dans ce que nous croyions tous de plus sûr et de meilleur chez nous. Mais comme nous avons choisi d'être parents, vous avez choisi vos professions et tant que nos enfants iront mal, nous continuerons à questionner.

Il y a encore beaucoup à dire, beaucoup plus même que ce qui a été dit. Ceci n'est qu'une petite entrée en matière, et le travail devra se développer pour permettre des dialogues constructifs. Nos grands enfants n'ont pour la plupart pas trouvé de solutions, nous continuerons donc à chercher. Pour les plus jeunes, des pistes se créent auxquelles cette journée participe. Elles doivent s'élaborer en profondeur et dans tous les cabinets d'intervenants.

Voici quelques paroles d'intervenants :

Une pédopsychiatre à la mère d'une petite fille de 4 ans et demi :

Elle est formidable, vous avez fait vraiment beaucoup, (et dans la même phrase, plus loin). Mais, vous savez, elle est irrécupérable, à vie.

Un substitut du procureur du roi :

Madame, votre enfant, il sera parfois en prison, parfois en institut psychiatrique, parfois dans la rue, peut-être qu'un jour on le retrouvera avec une over dose. Il n'y a rien à faire à cela.

Un psychiatre à la mère d'un adolescent de 17 ans

Il passera sa vie en prison, ou alors il se suicidera. Le jeune homme est toujours en vie. De nombreuses années plus tard, sa mère ne dort toujours plus.

Je ne peux pas passer sous silence la mort de ce jeune homme de 20 ans, assassiné samedi dernier de coups de couteau. C'était le fils d'une maman de Pétales. Ce n'était pas un enfant adopté. Il réunissait comme tous nos enfants de graves traumatismes du début de vie et un parcours très difficile. Sa vie douloureuse s'arrête là, après, pour sa mère, des années de lutte sans écho. Ce n'est pas tolérable. Nos enfants frôlent en permanence des dangers incroyables. **Nous devons être entendus à temps.**

Mais de nombreux psy nous disent : « *Il n'y a rien à faire. Pensez d'abord à vous. Que pouvez-vous faire de plus ?* »

A cela je réponds de la part de tous les parents : **de plus, non, il n'y a rien à faire de plus, mais de mieux et de plus juste, oui, et avec vous.**

Je vous laisserai avec trois mots d'enfants :

- Une petite fille à sa mère. après des périodes de comportements très destructeurs, refus de nourriture, refus de toute situation proposée qu'elle aimait.

*« Je savais que tu faisais cela parce que tu m'aimais, mais ... **je ne voulais pas que tu m'aimes** »*

- Un garçon de 11 ans, après avoir jeté à l'évier le Losec reçu pour de nombreux ulcères à l'estomac extrêmement douloureux et devant l'incompréhension de sa mère « **Je ne veux pas qu'on me soigne** ».

- Et une jeune femme de 35 ans qui témoigne parmi beaucoup d'autres s'être reconnue dans nos textes dit : « **Je faisais du mal à ceux que j'aimais, je ne savais pas pourquoi, c'était plus fort que moi** ».

Pouvez-vous les entendre ? Je vous remercie de nous avoir permis cette parole.

Bernadette NICOLAS

(1) « *Un jour l'adoption* », J-Y Hayez ed. Fleurus 1988

(2) www.lalibre.be/article.phtml?id=118&art_id=220019

(3) www.cog.be/pages/projetpedagogique.htm